

Charles Simon Favart

## **Isabelle Et Gertrude, Ou Les Sylphes Supposés : Comédie En Un Acte, Mêlée D'Ariettes**

Dresde: Walther, 1766

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn817621482>

Druck Freier  Zugang



ICS

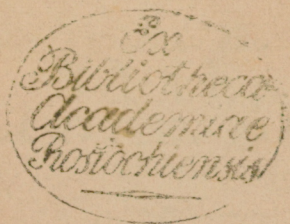
ique

rel.





Co-5668.<sup>1.2</sup>







ISABELLE

ET

GERTRUDE,

OU

LES SYLPHERS SUPPOSÉS;

COMÉDIE

EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

*Par Mr. FAVART.*

REPRÉSENTÉE PAR LES COMÉDIENS

FRANÇOIS DE LA COUR SUR LE NOU-

VEAU THÉÂTRE

DE S. A. E. DE

SAXE,

À DRESDE.

MDCCLXVI.

*AVEC APPROBATION DE LA COUR.*

---

CHEZ CONRAD SALOMON WALTHER,

IMPRIMEUR DE LA COUR,



ISABELLE

ET

GERTHIDE

OU

LES SYMPHES SUPPOSES

COMÉDIE

EN UN ACTE

MÈRE D'ARLETTES

PAR M. RICHTER

REPRÉSENTÉE PAR LES COMédiENS

FRANÇOIS DE LA COUR SUR LE THÉÂTRE

PARIS

DE S. A. E. DE

SAXE

A. D. R. L. S. D. E.

MDCCLXVI

chez l'Édition de la Cour

CHEZ CONRAD SALOMON WALTHER

IMPRIMEUR DE LA COUR



## ACTEURS.

DUPRÉ.

DORLIS.

Madame GERTRUDE.

ISABELLE.

Madame FURET.

AMBROISE, *Jardinier, qui ne par-*  
*roit point.*

*La Scène est dans la Maison de*  
*Madame Gertrude.*

A ij



## AVERTISSEMENT.

J'E n'ai garde de m'attribuer le mérite de cet Ouvrage: je n'en dois le succès \* qu'à l'immortel Auteur qui m'en a fourni l'Idée. Une seule étincelle de son génie suffit pour animer; c'est le feu créateur.

J'ai la même obligation à Mr. de Marmontel. Tout ce qu'on a trouvé de plus piquant dans *Soliman* & dans *Annette*, n'appartient qu'à lui. *Il a fait naître les fleurs; j'ai eu le bonheur de les cueillir.*

---

\* *Monsieur de Voltaire.*



ISABELLE  
ET  
GERTRUDE,  
COMÉDIE.

---

---

*Le Théâtre représente un Jardin agréable ; mais qui a l'air d'une Solitude. On y voit de grands arbres touffus qui forment des allées. A droite, est un Pavillon d'Architecture sur une terrasse à laquelle on monte par cinq ou six degrés. Les portes sont vitrées, mais garnies de rideaux épais ; ces portes, qui comprennent toute la façade du Pavillon, laissent voir, lorsqu'elles sont ouvertes, l'intérieur du Sallon meublé avec élégance ; on y découvre une Toilette & deux Sièges. Il y a une porte secrète qui répond à un petit sentier couvert de Mirthes, de Jasmin & de Roses. Le Ciel est sans nuages, & la Lune, qui est dans son plein, paroît au-dessus des arbres, & éclaire tout le Jardin.*

A iij



SCENE PREMIERE.

*On joue une ouverture, pendant laquelle on voit Dupré couvert d'un manteau avec une lanterne sourde à la main, monter par le petit escalier dérobé, & entrer avec mystere dans le Pavillon, qui paroît éclairé un instant après.*

DORLIS, *de joie & de crainte.*

**L**E cœur me bat de crainte & de joie : de quel côté tourner ? . . . Si je sçavois le réduit qu'elle habite . . . si je sçavois . . . je tremble d'être découvert. Il fait clair comme en plein jour. Rassurons-nous. Quoiqu'il soit encore de bonne heure, tout le monde doit être déjà retiré dans une maison aussi réglée que celle-ci. Tout doit dormir, excepté un cœur sensible, agité d'une douce inquiétude.

ARIETTE.

*O nuit, charmante nuit ! sois propice à  
l'Amour ;*

*Et tu seras, pour moi, plus belle qu'un  
beau jour.*

*Dormez, dormez, cœurs insensibles, »*

*Et laissez-nous jouir des plus heureux moments.*

*O nuit ! sous tes ombres paisibles,  
 Assoupis les Jaloux, éveille les Amans ;  
 Attire en ce lieu solitaire  
 L'objet de mes plus chers desirs :  
 Cache l'Amour & ses plaisirs  
 Sous le voile épais du mystère.  
 Mon cœur languit dans la souffrance.  
 Quels maux on éprouve en aimant !  
 Mais je préfère mon tourment  
 Au néant de l'indifférence.*

*O nuit, &c.*

Examinons d'abord le local. Voici un arbre plus haut que les autres: si j'y montois pour découvrir...

[*Il monte sur un arbre.*]

## SCENE II.

DORLIS, DUPRE.

DUPRE', dans le Pavillon, ouvre les portes, regarde une Pendule, & dit:

**I**L n'est que neuf heures & demie. Il n'est pas si tard que je pensois.

A iv



DORLIS, *sur l'arbre.*

Voilà d'autres arbres qui m'empêchent de voir.

DUPRE'.

Elle ne viendra pas d'une demi-heure: à quoi m'occuper en l'attendant? Voilà un Livre à côté de ce pot de rouge: *les Pensées de Senèque.* La morale s'accorde toujours avec le desir de plaire.

DORLIS.

Descendons.

DUPRE'.

Que! est cet autre ouvert & marqué par une mouche de velours? *l'Androgyne de Platon, ou maximes intellectuelles qui prouvent que le véritable amour consiste simplement dans l'union des ames.* Au diable soit l'ouvrage; il n'a rien de solide. *Notes sur le Comte de Gabalis, où l'on traite de la réalité & de l'apparition des substances Aériennes.* On reconnoît toujours les gens au choix de leurs Livres.

DORLIS, *à part.*

Je vois ici de la lumière.

DUPRE', *à part.*

J'entends du bruit.

DORLIS, *à part.*

C'est un homme.

DUPRE'.

C'est elle: venez, venez donc, Madame Gertrude.

DORLIS.

Madame Gertrude!

*(Dorlis, en voulant se sauver, renverse une chaise de jardin.)*

DUPRE'.

Qui va là? Que vois-je? c'est Dorlis.

DORLIS.

C'est vous, mon oncle Dupré?

DUPRE'.

Que viens-tu faire ici?

DORLIS.

Et vous-même, mon oncle?

DUPRE'.

Commence par me répondre. *(à part.)*  
Vient-il pour m'espionner?

DORLIS.

Madame Gertrude est-elle là?

DUPRE', *avec émotion.*

Non; pourquoi?

DORLIS.

Ah! mon cher oncle, je me confie à vous; ne lui dites pas que j'aime sa fille.

DUPRE', *à part.*

Il me rassûre. *[haut.]* Tu aimes sa fille? Ah! je sçavois, je sçavois bien;



& c'est pour te surprendre que je viens ici tous les soirs.

DORLIS.

Tous les soirs? pour me surprendre? Allons, allons, mon oncle, cela ne se peut pas. Je n'ai point de confidens, vous n'êtes pas devin, & c'est la première fois que je me hazarde....

DUPRE'.

Comment as-tu pû t'introduire?

DORLIS.

Après avoir essayé inutilement plusieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureusement trouvé une dans la ruelle de votre alcove qui s'est rencontrée toute juste, toute juste.

DUPRE'.

C'est une des clefs de ma Bibliothèque; rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique.*

De votre Bibliothèque?

DUPRE'.

Rends-la moi tout à l'heure.

DORLIS.

La voilà, mon Oncle; mais...

DUPRE'.

Allons, allons, va-t-en; mais, non, non, reste... (*à part.*) J'ai encore le temps de l'interroger.... (*haut.*) Isabelle est-elle d'intelligence?

DORLIS.

Non. Je ne lui ai jamais parlé: vous sçavez qu'elle ne fort point sans sa Mere, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRE'.

Il est vrai.

DORLIS.

Mais cela n'a pas empêché qu'Isabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon Oncle.

DUPRE'.

Tu n'es qu'un petit sot.

DORLIS.

Ménagez le terme. On n'est point sot à vingt ans.

DUPRE'.

Et tu crois qu'Isabelle?....

DORLIS.

A I R.

*De sa modeste Mere  
Elle a saisi le goût.  
L'œil perçant du mystere*



*Ne voit rien, & voit tout.  
Ses timides prunelles,  
Se glissant de côté,  
Lancent des étincelles  
De pure volupté.*

DUPRE.

Hon, hon.

DORLIS.

*Doucement tourmentée  
De ses quinze ou seize ans,  
Tendrement agitée  
De ses transports naissans ;  
Ne pensant point encore,  
Mais cherchant à penser ;  
D'un desir qu'elle ignore  
Elle se sent presser.*

DUPRE.

Hé bien ?

DORLIS.

*Lorsque je suis près d'elle,  
Je la vois qui rougit.  
Son embarras décele  
Que le penchant agit.  
N'est-il donc pas possible  
Qu'elle approuve mon feu ?  
Pour une ame sensible,  
Rougir est un aveu.*

DUPRE.

Oui-dà!

DORLIS.

*Quand les yeux se répondent,  
Ce langage est bien sûr.  
Quand leurs traits se confondent,  
Il n'est plus rien d'obscur.  
Nos paupières baissées,  
Nos regards n'en font qu'un ;  
Âmes, cœurs & pensées,  
Alors tout est commun.*

DUPRE.

Il a raison... (Haut.) Mais qu'espères tu ?

ARIETTE.

*Téméraire !*

*Tu n'y penses pas.*

*Hélas ! hélas !*

*Que vas-tu faire ?*

*Respecte d'innocens appas.*

*Téméraire !*

*Tu n'y penses pas.*

*Hélas ! hélas !*

*Quel espoir te conduit ?*

*Tu vas affliger une Mere,*

*Une Mere si chere.*



*De tous ses soins veux-tu ravir le fruit?  
Pourquoi troubler la paix d'une famille?*

*Tu suis dans l'air*

*Un éclair*

*Qui brille.*

*Et tu ne vois pas,*

*Hélas!*

*Des abîmes sous tes pas.*

*Téméraire! tu n'y penses pas.*

DORLIS.

Calmez-vous. Mes vûes sont légitimes, & l'amour le plus pur, le plus constant....

DUPRE'.

A quoi ton amour te servira-t-il? Madame Gertrude destine sa fille à une retraite perpétuelle.

DORLIS.

Ah? quel dommage! Et vous souffririez?... Vous qui avez tant de pouvoir sur l'esprit de Madame Gertrude!

DUPRE'.

Moi! que veux-tu dire?

DORLIS.

Eh! la, la. J'aime, & je me connois en Amans; vous n'êtes pas ici pour rien.

DUPRE'.

Tu penses que l'honnête Madame Gertrude?...

DORLIS.

Les femmes honnêtes sont plus sensibles que les autres.

DUPRE'.

Tu parles comme ces Libertins qui ne croient jamais à la vertu des femmes. Madame Gertrude a-t-elle dessein de plaire? Vois avec quelle simplicité elle est mise.

DORLIS.

ARIETTE.

*Oui, oui ; le fard de la beauté*

*Est la décence & la simplicité.*

*L'art est de cacher l'art ; c'est le moyen de  
plaire,*

*C'est le point nécessaire.*

*Il faut la voir*

*Cette Dame Gertrude ;*

*C'est un miroir*

*Pour une Prude.*

*Il faut la voir*

*Avec son grand mouchoir*

*Noir.*



*Il se plisse ou s'étend sous ses mains ver-  
tueuses ;  
S'ajuste , s'arrondit , prend des formes  
heureuses ,  
Et ménage des jours , des jours de volupté ,  
Le blanc , le noir... l'œil en est enchanté.  
Ainsi l'on voit , dans un bocage sombre ,  
Les rayons du Soleil se jouer avec l'ombre.*

*Oui , oui ; le fard de la beauté  
Est la décence & la simplicité.*

DUPRE'.

Tais-toi, petit coquin; tu en fçais trop, & je vois bien qu'il ne te faut plus rien cacher. Oui, j'aime, il est vrai, Madame Gertrude: je crois en être aimé de même, sans qu'elle le fçache; mais tiens, je n'en suis pas plus heureux: c'est une espece de Philosophe femelle de trente-six à trente-sept ans, qui croit déjà qu'il n'est plus permis d'aimer à son âge; une Prude, qui n'est point méditante; une Femme encore aimable, qui ne parle que morale & vertu, & qui a une aversion pour tous les hommes.

DORLIS.

Je ne le crois pas, puisqu'elle n'en a point pour vous.

DU-

DUPRE'.

Elle se borne aux plaisirs innocens de nos entretiens. Elle ne veut que l'union des ames.

DORLIS.

Voilà en effet une femme bien singuliere! ma foi, mon oncle, si j'étois à votre place...

DUPRE'.

Laisse faire, je ne désespere pas d'être bientôt son mari: va-t-en; nos intérêts sont communs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dessein de te faire épouser Isabelle; c'est un parti qui te convient, tu lui conviens de même: mais laisse-moi agir; ne te mêle de rien, & fois sage.

DORLIS.

Oh! oui, sage, sage tant que vous voudrez, tant que je pourrai. Mais comment vous arrangez-vous pour votre compte avec Madame Furet? On dit que...

DUPRE'.

Tà tà, on dit, on dit; je m'en embarrasse peu.

DORLIS.

Prenez y garde, c'est l'espion du quar-

*Isabelle & Gertrude.*

B

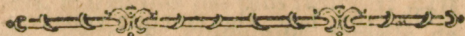


tier: elle est de bonne guette au moins  
cette femme-là.

QUINQUE.

DUPRE.	( On frappe. Quel embarras!
DORLIS.	( On sonne. Quel embarras!
Me. FURET.	Holà, Holà! Holà, Holà! Ne tardez pas.
AMBROISE, fans être vû.	Qui va là? qui va là? On y va, on y va. Je suis là bas.
Me. GERTR.	N'ouvre à personne. ( N'ouvre donc pas.

(Dupré fait retirer Dorlis, s'enferme dans  
le cabinet, tire les rideaux & ca-  
che la lumiere.)



SCENE III.

Me. GERTRUDE, Me. FURET.

Me. GERTRUDE.

**C'**est vous, Madame Furet: vous jal-  
larmez toute ma maison. Qui vous amè-  
ne si tard?

Me. FURET.

Si tard? il n'est pas encore dix heures; c'est le temps de la promenade, & nous avons jusqu'à minuit.

Me. GERTRUDE, *à part.*

Que vient-elle faire ici? (*haut.*) Je vous demande pardon; mais nous nous retirons de très-bonne heure, & vous avez bien vû que mon vieux jardinier a été obligé de se relever pour vous ouvrir la porte.

Me. FURET.

J'en suis bien fâchée pour votre vieux jardinier; mais il est des cas...

Me. GERTRUDE.

Quoi? quelque nouvelle histoire scandaleuse?

Me. FURET.

Très-scandaleuse, je vous en assure.

Me. GERTRUDE.

Eh! Madame, pourquoi s'embarraffer des affaires d'autrui? n'avons nous pas assez des nôtres?

Me. FURET.

ARIETTE.

*Eh! non, non, non, Dame Gertrude,  
Vous ne pouvez, sans bien penser,  
Vous ne pouvez vous dispenser*

B ij



*De seconder l'exaëtitude,  
Dont j'ai toujours fait mon étude.  
Eh! non, non, non, Dame Gertrude,  
Vous ne pouvez, sans bien penser,  
De ce devoir vous dispenser.*

*Car c'est enfin  
Pour le bien du Prochain,  
Que je vais, que je viens,  
Que je cours, que j'agis, que je veille,  
Je viens d'apprendre, à l'instant,  
Un secret important :  
Je vais vous le dire à l'oreille,  
Tout bas, tout bas.  
N'en parlez pas.*

RÉCITATIF.

*Pour suivre un Amant téméraire,  
Une jeune Pensionnaire  
A sauté les murs du Couvent ;  
On l'a prise avec son Galant.*

D U O.

Me. GERTRUDE.

*J'entends, j'entends ; il faut se taire.*

Me. FURET.

*Fort bien, fort bien. Ne disons rien.  
Quand nous sçaurons tout le mystère,*

*Nous ferons éclater l'affaire.*

*Le scandale est toujours un bien.*

Me. GERTRUDE.

*Il faut toujours, toujours se taire.*

*Vous n'avez point d'humanité.*

Me. FURET.

*Nous ferons éclater l'affaire ;*

*Vous n'avez point de charité.*

Me. GERTRUDE, à part.

Il va venir, il est peut-être déjà venu.

Quel embarras.

Me. FURET.

Allons, allons, ranimez votre zèle, on a amené ici tantôt devant monsieur Dupré, Juge de la Prevôté, le jeune homme & la jeune fille; on dit qu'elle est du lieu. Courons nous informer....

Me. GERTRUDE.

Eh! que vous importe? ce n'est pas votre fille.

Me. FURET.

Ma fille! non, Dieu merci; je n'ai pas attendu qu'elle eût l'âge de raison pour la mettre en lieu sûr; elle est élevée avec la plus grande sévérité; il y a douze ans que je ne l'ai vue, mais je sçais quelle est bien.



Me. GERTRUDE.

Cen'est pas ma fille non plus, je prends  
soin moi-même d'Isabelle, ainsi... bon  
soir, Madame.

Me. FURET.

Comment! bon soir....

Me. GERTRUDE.

Je ne m'inquiette que de ce qui me  
regarde.

Me. FURET.

Mais, depuis quelque temps, vous  
êtes bien indulgente, & si je ne vous con-  
noissois pas, j'aurois des soupçons. Des  
femmes vertueuses comme nous ne sont  
jamais indulgentes, à moins qu'elles  
n'aient besoin d'indulgence pour elles-  
mêmes; vous m'entendez.

Me. GERTRUDE, *à part.*

Voilà une dangereuse créature! (*haut.*)  
& moi, si je ne vous connoissois pas, je  
croirois que vous n'êtes à l'affût des dé-  
faits d'autrui que pour trouver des ex-  
cuses à vos propres foibleesses, mais à  
Dieu ne plaise.

Me. FURET.

Je n'ai rien à me reprocher.

Me. GERTRUDE.

Ni moi non plus.

Me. FURET.

Vous êtes dans de faux principes, ce n'est pas de foi qu'il faut s'occuper; il faut s'oublier, se sacrifier, pour le bien général; eh! tout seroit perverti, s'il n'y avoit pas des ames assez courageuses pour démasquer le vice. C'est par-là que l'on opere de bonnes actions.

Me. GERTRUDE, *à part.*

Je suis sur les épines.

Me. FURET.

Par exemple, Damon, ce jeune libertin; c'est moi qui l'ai fait déshériter, pour lui ôter les moyens d'être vicieux, & par mes conseils on a donné tous ses biens à d'honnêtes personnes qui ne cesseront de faire des vœux pour son amendement.

Me. GERTRUDE.

Ah! quelle horreur!

Me. FURET.

Oui, c'étoit une horreur; & cette Madame Doucet, qui jouoit la prude, n'ai-je pas découvert qu'elle étoit...



Me. GERTRUDE.

C'en est assez, permettez que je vous quitte.

Me. FURET.

Je ne vous quitterai point que nous ne foyons au fait de l'aventure de la jeune Pensionnaire. Courons de ce pas chez Monsieur Dupré; il ne me cachera rien, car il doit m'épouser.

Me. GERTRUDE.

Vous épouser! (*à part.*) je suis anéantie!

Me. FURET.

D'où vient cette surprise? si vous avez juré de ne jamais vous remarier, moi je n'ai juré de rien; eh! croyez-moi, vous ne feriez peut-être pas si mal de vous remarier, car...

Me. GERTRUDE.

Que voulez-vous dire avec votre car? une femme prudente ne se marie pas deux fois.

Me. FURET.

Une femme raisonnable se marie quand elle en trouve l'occasion; c'est ce que j'ai bien dessein de faire, quand ce ne seroit que pour corriger des maris. Allons, venez, venez.

Me. GERTRUDE.

Je ne puis. Un étourdissement.....  
une foiblesse....

Me. FURET.

Une foiblesse! je ne vous abandonne  
point, je passerai la nuit près de vous.

Me. GERTRUDE.

Cela.... cela se passe; allons, je suis  
prête à vous suivre, puisque vous le vou-  
lez: (*à part.*) c'est le moyen de m'en  
défaire.

Me. FURET.

Mais non, ne vous risquez point;  
c'est peut-être le fercin qui vous incom-  
mode. Entrons dans ce Pavillon.

Me. GERTRUDE.

[*Madame Gertrude retient brusque-  
ment Madame Furet qui est prête  
à monter dans le Pavillon.*]

Eh! non, non. Je me sens mieux.  
[*à part.*] Ah! la maudite femme!

Me. FURET.

Que dites vous?

Me. GERTRUDE.

Rien, rien, ma bonne amie, partons.

Me. FURET.

Prenons le plus court, passons par la  
fausse porte de votre jardin.



Me. GERTRUDE.

Je n'ai garde. (*à part.*) C'est par-là qu'il vient; elle le rencontreroit peut-être. [*haut.*] Traversons plutôt la grande rue.

Me. FURET.

Pourquoi?

Me. GERTRUDE.

C'est que cette porte est voisine du bois. On dit qu'il rôde la nuit des gens mal intentionnés.

Me. FURET.

Vous avez raison. J'oubliois de vous dire que l'on a vû plusieurs fois un homme essayer des clefs à cette porte-là.

Me. GERTRUDE.

O Ciel! sçait-on qui c'est?

Me. FURET.

Je le saurai bientôt, j'ai mes espions: comme je dois être dans peu la femme de Monsieur Dupré, je lui épargne déjà le soin de veiller sur les Habitans. Remerciez-moi de la peine que je prends pour vous. . . . embrassez-moi donc.

Me. GERTRUDE.

De tout mon cœur. (*à part.*) Ah! si je pouvois, sans blesser ma conscience!

Me. FURET, *à part.*

Si je pouvois trouver l'occasion de l'humilier. (*haut.*) Allez, soyez tranquille.

ARIETTE.

*Rien n'échappe à ma vigilance.*

*Vous devez calmer votre esprit ;*

*Je sçais tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit,*

*Tout ce qu'on pense.*

*Je pénètre tous les secrets :*

*J'aurai soin de vos intérêts.*

Me. GERTRUDE.

*Eh! non, non ; je vous en dispense.*

Me. FURET.

*Vous êtes d'une nonchalance...*

*Mais . . . .*

*Rien n'échappe à ma vigilance, &c.*  
(Elles sortent.)

---

## SCENE IV.

DORLIS, DUPRE.

DORLIS.

**M**on oncle, mon oncle, elles font parties.



DUPRE'.

Te voilà encore?

DORLIS.

Elles font parties.

DUPRE'.

Elle en aura pour quatre heures avec  
cette babillarde.

DORLIS.

Tant mieux, tant mieux, nous voilà  
maîtres de la maison; je pourrai lui par-  
ler, n'est-il pas vrai?

DUPRE'.

Point du tout. Isabelle est enfermée,  
& quand elle ne le feroit pas, crois-tu  
que sa mere....

DORLIS.

Ah! quelle cruelle mere!

DUPRE'.

Elle a raison.

ARIETTE.

*On ne peut jamais*

*Veiller de trop près*

*Gentille fillette*

*Que l'Amour guette.*

*Un moment, dès qu'on l'abandonne,  
De petits Séducteurs un nombre l'envi-*

*ronne,  
Leur essain à l'entour bourdonne.*

*Ils n'attendent que l'instant  
De surprendre un cœur innocent :  
On les voit mépriser un bien qu'elle re-  
grette,*

*Quand ils sont satisfaits.*

*Ainsi je répète :*

*Qu'on ne peut jamais*

*Veiller de trop près*

*Gentille fillette*

*Que l'Amour guette.*

DORLIS.

Avec votre permission, mon cher oncle, que je voye s'il ne me fera pas possible de lui dire un mot.

DUPRE'.

Ecoute: nous nous brouillerons très-sérieusement si tu ne te retires.

DORLIS.

Non, mon cher oncle, nous ne nous brouillerons pas, vous êtes trop prudent pour cela. Si j'aime Isabelle, vous aimez Madame Gertrude, & comme vous avez fort bien dit tantôt, nos intérêts sont communs; vous avez mon secret, j'ai le vôtre.

DUPRE'.

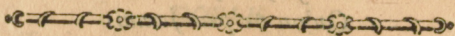
Ne fais donc point d'éclat.



DORLIS.

Non, non. Quand il faudra m'en aller, je m'en irai tout doucement; je n'ai fait que pousser la porte.

[*Dorlis se retire dès qu'il entend  
Madame Gertrude.*]



SCENE V.

DUPRE', Mme. GERTRUDE.

Me. GERTRUDE.

**A**mbroise, je vous chasserai, si vous osez encore ouvrir à quelqu'un sans mon ordre.

DUPRE'.

Ah! ma chere Madame, que vous m'avez donné d'inquiétude!

Me. GERTRUDE.

Laissez-moi, Monsieur.

ARIETTE.

*Rompons ensemble.*

*Tout se rassemble*

*Pour me troubler,*

*Pour m'accabler.*

*Je suis à plaindre,*

*J'ai tout à craindre ;  
Mais je vous vois  
Pour la dernière fois.  
Rompons ensemble, &c.*

DUPRE.

*Mais quel malheur imprévu  
A donc pu*

*Allarmer, effrayer votre vertu?*

Me. GERTRUDE.

*Ah! que les gens*

*Sont bien méchans!*

*Je n'ai point cru*

*Le siècle si corrompu.*

DUPRE.

*Mais quel malheur imprévu*

*Peut si fort allarmer, effrayer votre vertu?*

Me. GERTRUDE.

*En vain j'ai donc prétendu*

*Mériter, remporter le prix de la vertu.*

DORLIS, dans l'éloignement.

*La bonne occasion! Tentons fortune  
pendant qu'ils sont là.*

DUPRE.

*Que je fache du moins....*

Me. GERTRUDE.

*Laissez-moi, vous dis-je; vous n'êtes  
plus digne de mon estime.*



DUPRE.

Qu'avez-vous à me reprocher?

Me. GERTRUDE.

Rien, Monsieur.

DUPRE.

Mais encore?

Me. GERTRUDE.

Eh! bien, tout, Monsieur, tout. Allez trouver Madame Furet, elle est chez vous, elle vous attend.

DUPRE.

Madame Furet!

Me. GERTRUDE.

Après tout, que m'importe? Vous êtes votre maître. Epousez-la, Monsieur, épousez-la.

DUPRE.

Le Ciel m'en garde!

Me. GERTRUDE.

Ne lui avez vous pas promis?

DUPRE.

Rien. C'est un projet qu'elle s'est formé & que j'ai feint d'approuver pour lui donner le change, & l'empêcher de soupçonner notre liaison innocente.

Me. GERTRUDE.

L'intention seroit pardonnable: (*en s'adouciſſant.*) me dites vous-vrai?

DU-

DUPRE'.

Je vous le proteste.

Me. GERTRUDE.

Vous me rassurez pour vous ; mais  
je ne suis pas tranquille pour moi-mê-  
me. Cette femme épie nos actions.

DUPRE'.

N'appréhendez rien.

Me. GERTRUDE.

ARIETTE.

*Femme curieuse,*

*Femme envieuse,*

*Aigre, bigotte,*

*Cagotte ;*

*Oh! c'est, en vérité,*

*Trois fléaux pour l'Humanité.*

*Agissante*

*Par oisiveté ;*

*Médisante*

*Par vanité ;*

*Méchante*

*Par charité.*

*Oh! c'est, en vérité,*

*Trois fléaux pour l'Humanité.*

*Isabelle & Gertrude.*

C



DUPRE'.

Bon! bon! ma prudence mettroit en défaut cent Cerberes comme Madame Furet.

Me. GERTRUDE.

Je suis dans une agitation qui m'ôte la force de me soutenir.

DUPRE'.

Venez vous reposer dans votre Pavillon.

*(Elle monte dans son Pavillon ; Dupré lui donne un siège, elle s'assied, ôte sa coëffe nonchalamment & soupire. Dupré prend la lumiere qu'il avoit caché, la remet sur la table, avance une chaise pour lui, & se place à côté de Madame Gertrude.)*

## SCENE VI.

DORLIS, seul.

Je cherche en vain. De ce côté je ne vois que des murs. Ne nous rebutons point voyons encore par ici.



SCENE VII.

Madame GERTRUDE, DUPRE'.

Me. GERTRUDE.

**E**t sincèrement vous n'avez point d'idées de mariage?

DUPRE'.

Mais, Madame, je vous avouerai que j'en ai quelquefois; assez souvent.

Me. GERTRUDE.

Qui peut vous inspirer ces idées?

DUPRE'.

Si c'étoit vous, Madame.

Me. GERTRUDE.

Et vous prétendriez... vous n'y songez pas. Si vous m'épousiez... vous auriez des volontés. Je n'en aurois plus; l'hymen engage, & je ne ferois plus digne de la perfection où j'aspire.

DUPRE'.

En feriez-vous moins heureuse?

Me. GERTRUDE.

Eh! que diroient de moi nos femmes de bien qui n'épargnent personne?

DUPRE'.

Tout ce qu'elles voudroient.

C ij



ARIETTE.

*Sans soucis, vivre pour soi,  
 Jouir de soi-même,  
 Faire du temps un bon emploi,  
 Être heureux, voilà ma loi;  
 C'est un bon système.*  
*Qu'importe ce qu'on dit de moi,  
 Qu'importe ce qu'on dit de moi,  
 Quand du temps je fais bon emploi,  
 Et quand je jouis de moi-même ?*

*Que sotte  
 Dévote,  
 Bigotte,  
 Jabote,  
 Médise,  
 Méprise,  
 S'épuise  
 En aigreur ;  
 Jamais je n'écoute  
 Sa vaine clameur.  
 Tranquille, je goûte  
 Le repos du cœur.  
 Jouir de soi-même,  
 Voilà le système  
 Qui fait mon bonheur.  
 Oui, c'est le système*

Qui fait le bonheur,

Qui fait le bonheur.

Me. GERTRUDE.

Je vous croyois une ame plus dégagée....

DUPRE'.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame, mais...

ARIETTE.

*En vous voyant, il ne m'est pas possible*

*De résister à l'attrait du plaisir ;*

*Si la Nature a fait mon cœur sensible,*

*Est-ce de moi que dépend un desir ?*

*Un mot flatteur qui sort de votre bouche,*

*Un doux regard de ces yeux séduisans,*

*Et cette main, cette main que je touche....*

(Madame Gertrude, après s'être laissé  
toucher la main, la retire.)

*Ah! tout en vous doit excuser les sens.*

Me. GERTRUDE.

Monsieur Dupré, il est dangereux de raisonner sur ces sortes de matieres; laissons cela.

DUPRE'.

Et vous-mémé, Madame, êtes-vous exempte des impressions?...

Me. GERTRUDE.

Moi!



DUPRE'.

*Vous respirez le parfum d'une rose,  
Et des oiseaux le chant sçait vous ravir.  
Sur votre sein cette gaze est moins close  
Quand vous sentez l'haleine du zéphir.  
Cueillez un fruit, c'est votre goût qu'il  
flatte;*

*Levez les yeux, vous admirez le jour:  
Sur tous les sens vous êtes délicate,  
Et votre cœur se refuse à l'amour.*

Me. GERTRUDE.

Vous me tenez un langage bien étonnant!

DUPRE'.

Bien naturel, & quand on est aussi aimable que vous....

Me. GERTRUDE.

Ah! à mon âge, on ne l'est plus, on ne l'est plus.

DUPRE'.

On ne l'est plus!...

Me. GERTRUDE.

Laissons cela. Pour rectifier vos idées, lisez je vous prie les remarques que j'ai faites. Si vous ne vous y conformez pas entièrement, nous cesserons de nous voir.

DUPRE'.

Cesser de nous voir! ah! lisons, lisons.

---

---

SCENE VIII.

ISABELLE, Madame GERTRUDE,  
DUPRE'.

ISABELLE.

ARIETTE.

*Uel air pur! le Ciel est tranquille,  
La paix regne dans cet asyle.*

*Quel air pur! le Ciel est tranquille;  
Mais, hélas!*

*Mon cœur ne l'est pas.*

Me. GERTRUDE, à Dupré.

Qu'en dites-vous?

DUPRE'.

Tout confirme votre système & je vois bien qu'il faut que je me corrige. (*Il prend la main de Madame Gertrude.*)

Me. GERTRUDE.

A la bonne heure; mais que faites-vous donc?

DUPRE'.

Rien; je me corrige.



Me. GERTRUDE.

Vous baisez ma main? Monsieur.

DUPRE'.

Point du tout: c'est pour m'accoûtu-  
mer à triompher de moi-même, & c'est  
votre ame qui reçoit mon hommage.

Me. GERTRUDE.

Passé pour cela.

ISABELLE.

Ma mere est ici avec quelqu'un!

DUPRE'.

Et ces yeux si doux, que vous avez la  
bonté de fixer sur les miens; ces yeux,  
où je crois voir la pureté du Ciel, ce  
n'est pas eux que j'admire; c'est encore  
votre ame, c'est cette candeur, cette  
vertu!

Me. GERTRUDE.

Passé pour cela.

DUPRE'.

Malgré la douleur de votre veuvage,  
vous êtes encore....

Me. GERTRUDE, *en soupirant.*

Ne me parlez pas de cela. Mon veu-  
vage! ah!

ISABELLE.

Ma mere soupire, elle a du chagrin.

DUPRE'.

Me trouvez-vous encore si coupable?

Me. GERTRUDE.

Non; & puisque vous pensez enfin  
comme je le desire; Dupré, mon cher  
Dupré, vous faites mon bonheur.

ISABELLE.

Ma mere est heureuse; que je suis  
contente!

SCENE IX.

DORLIS, ISABELLE, Mme. GER-  
TRUDE, DUPRE.

DORLIS.

Toutes mes recherches sont inutiles:  
mais, c'est elle-même; quel bonheur!  
St, st!

*[Il tire Isabelle par la robe; elle  
fait un cri.]*

ISABELLE.

Ah! (*Dorlis s'enfuit.*)

Me. GERTRUDE.

(*A Dupré.*) Disparoissez pour un mo-  
ment.


*[Dupré se sauve par la fausse porte  
du Pavillon.]*



SCENE X.

Mme. GERTRUDE, ISABELLE.

Me. GERTRUDE.

 ue faites-vous ici, ma fille?  
ISABELLE.

Ma mere, je ne pouvois dormir, je me suis relevée, j'ai trouvé la porte de ma chambre ouverte, je suis descendue dans le jardin pour prendre le frais.

Me. GERTRUDE.

(à part.) J'ai oublié de la fermer; c'est cette Madame Furet qui en est cause, elle m'a tourné la tête. (haut.) Vous êtes descendue sans ma permission?

ISABELLE.

Vous n'étiez pas là, ma mere.

Me. GERTRUDE.

Et vous m'écoutez?

ISABELLE.

Oui, ma mere; j'ai vû de la lumiere dans votre Pavillon, je me suis approchée, je vous ai entendu soupirer; cela m'a fait de la peine: & puis vous avez dit que vous étiez heureuse; cela m'a fait plaisir: & puis, comme j'allois m'ap-

procher encore, il m'a semblé que quelqu'un me tiroit par ma robe, & cela m'a fait peur.

Me. GERTRUDE.

Vous êtes une petite visionnaire; avez-vous vû quelqu'un avec moi?

ISABELLE.

Non, mais on vous parloit.

Me. GERTRUDE.

On me parloit! & que me disoit-on?

ISABELLE.

Je n'ai pas compris.

Me. GERTRUDE.

Allez, allez; remontez à votre chambre.

ISABELLE.

Ah! ma mere, restons encore un moment: je vous prie de me dire une chose.

Me. GERTRUDE.

Quoi?

ISABELLE.

Quel est donc ce Dupré qui rend les gens heureux? Est-ce Monsieur Dupré, le Juge de la Prevôté?

Me. GERTRUDE.

Quelle idée! l'avez-vous vû?



ISABELLE.

Non; mais j'ai cru reconnoître sa voix.

Me. GERTRUDE, *à part.*

Que lui dirai-je? Heureusement elle est simple, & je lui ferai accroire ce que je voudrai.

ISABELLE.

A quoi pensez-vous donc, ma mere?

Me. GERTRUDE.

Je songe à l'importance du secret que j'ai à vous révéler; c'est un mystère que je dois cacher à tout autre. Faites-moi ferment....

ISABELLE.

Il est tout fait; la volonté de ma mere est un ferment pour moi.

Me. GERTRUDE.

La voix que vous avez entendue est celle de Monsieur Dupré, sans être la sienne.

ISABELLE.

Je ne comprends pas...

Me. GERTRUDE.

N'avez vous pas lû le Livre que je vous ai donné?

ISABELLE.

Ah! oui; le Comte de Gabalis, qui dit qu'il y a des Sylphes, des Esprits Aë-

riens, des Intelligences, cela m'a amusée; mais est-ce que tout cela est vrai?

Me. GERTRUDE.

Oui, ma fille. Quand on a toujours eût une conduite sans reproche, quand la vertu seule a toujours dirigé nos actions & nos moindres pensées, ô ma chere fille, notre ame alors s'éleve au-dessus d'elle-même; elle s'épure & devient digne d'un commerce intellectuel avec des Intelligences supérieures à notre être, qui nous consolent dans les amertumes de la vie.

ISABELLE.

Ah! ma mere, j'ai grand besoin aussi de consolation.

Me. GERTRUDE.

Vous! eh! que vous manque-t-il?

ISABELLE.

Rien.

Me. GERTRUDE.

Desirez-vous quelque chose?

ISABELLE.

Je crois que oui.

Me. GERTRUDE.

Quoi?

ISABELLE.

Je n'en sçais rien, mais...



ARIETTE.

*Un secret ennui me dévore,  
Quand je m'abandonne au sommeil;  
Et le matin à mon réveil,  
Je suis plus inquiète encore.  
Je ne sçais d'où vient ma langueur;  
Mais je soupire,  
Mais je desire.  
Si rien ne satisfait mon cœur,  
Maman, Maman, quel est donc le bon-  
heur ?*

Me. GERTRUDE.

Ma fille, éloignez ces idées; ce sont  
des pièges des mauvais Génies.

ISABELLE.

Des mauvais Génies! vous me faites  
trembler. Il est bien mieux de s'entretre-  
nir, comme vous, avec des Sylphes, des  
Esprits purs; mais je n'imagine pas  
comment des Esprits parlent.

Me. GERTRUDE.

Ils empruntent les organes des hom-  
mes, & nous apparoiſſent ordinairement  
ſous une figure qui nous eſt familiere,  
comme celle d'un parent, d'un ami.

ISABELLE.

Comme celle de Monsieur Dupré?

Me. GERTRUDE.

Oui, oui.

ISABELLE.

Et que dit Monsieur Dupré, quand on lui prend sa figure?

Me. GERTRUDE.

Il n'en sçait rien, ce n'est qu'une apparence.

ISABELLE.

Mais vous m'avez dit que l'on devoit fuir jusqu'à l'apparence des hommes, & cette apparence...

Me. GERTRUDE.

Il n'y a rien à craindre quand on est sage.

ISABELLE.

Ah! ma bonne maman, que vous me faites aimer la vertu! Mais si je suis bien sage, bien sage, aurai-je aussi une Intelligence?

Me. GERTRUDE.

Je l'espère, & pour vous faire parvenir à l'état de perfection que mérite un si rare avantage, vous irez demain au Couvent. Oui; c'est là, ma chere enfant, que l'on trouve un abri sûr contre le souffle empoisonné d'un monde dangereux.



ARIETTE.

*Comme une rose,  
La naïve pudeur,  
Quand on l'expose,  
Perd bientôt sa fraîcheur.  
Ah! pour flétrir l'éclat d'une si rare fleur,  
Il faut si peu de chose!  
Conserve donc l'honneur  
Comme une rose.*

ISABELLE.

Mais au Couvent, il y a donc aussi des Esprits Aériens qui font le bonheur des filles?

Me. GERTRUDE.

Oui.

ISABELLE.

Et comment cela donc?

Me. GERTRUDE.

Ils apparoissent en songe.

ISABELLE.

Il faudra donc que je dorme toujours? mais vous ne dormiez pas vous, quand, tout à l'heure...

Me. GERTRUDE.

Laiſſons cela, ma fille. Il est temps de vous retirer.

ISA-

ISABELLE.

J'ai encore une chose à vous demander; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on sçache le bonheur que vous avez? Cela exciteroit les ames à la vertu.

Me. GERTRUDE.

Non. Je ne ferois qu'exciter l'envie, & comme tout le monde n'est point digne de la faveur que je reçois, je dois en faire un mystere pour n'humilier personne.

ISABELLE.

Ah! que c'est bien dit, maman! je vais méditer là-dessus jusqu'à demain.

Me. GERTRUDE.

C'est fort bien; mais laissez-moi, j'ai encore quelques lectures à faire.

ISABELLE.

Vous veillez toujours trop tard, votre santé m'inquiette; retirons-nous ensemble.

Me. GERTRUDE.

Soit. (*à part.*) Que je me reproche d'être obligée de tromper ma fille! je

*Isabelle & Gertrude.*

D



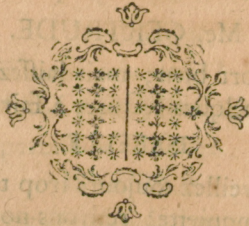
prends mon parti; je vais congédier pour jamais Dupré. L'éducation d'une fille doit être plus chère que tout.

ISABELLE.

Mais, qu'est-ce que vous avez donc? vous parlez toujours toute seule.

Me. GERTRUDE.

Paix! je n'ai pas encore fait ma ronde; je vais voir si tout est bien fermé; attendez-moi là, & ne quittez point que je ne vous appelle, ou que je ne revienne vous chercher.



---

SCENE XI.

ISABELLE, DORLIS.

ISABELLE.

*[Isabelle réfléchit ; & , pendant ce temps,  
Dorlis paroit & suit des yeux Ma-  
dame Gertrude ; ensuite il revient &  
se cache derrière un arbre.]*

**H**élas ! que n'ai-je assez de vertu pour  
mériter comme ma mère !.... Je me  
perds dans mes réflexions.

DORLIS.

Elle se promène dans le fond du jar-  
din ! profitons de l'occasion.

DORLIS.

ARIETTE.

*Isabelle, Isabelle !*

ISABELLE.

*Qui m'appelle ? qui m'appelle ?*

D ij



DORLIS.

*O ma chere Isabelle!  
Ne craignez rien d'un cœur fidele.*

ISABELLE.

*Que ces accens me semblent doux!*

DORLIS.

*Ne craignez rien d'un cœur fidele :*

*Il ne respire,*

*Il ne soupire*

*Que pour vous.*

ISABELLE, à part.

*Flatteuse espérance!*

*(Haut.) Offrez-vous à mes yeux.*

DORLIS, paroissant.

*Momens délicieux!*

ISABELLE, étonnée.

*C'est Dorlis ou son apparence.*

*Je ne sçais si c'est une erreur ;*

*Mais ces traits sont chers à mon cœur.*

DORLIS.

*Approuvez ma sincere ardeur ;*

*Ces instans sont chers à mon cœur.*

ISABELLE.  
Je suis toute tremblante.

DORLIS.

Rassurez-vous, l'amour qui m'anime...

ISABELLE.

L'amour qui vous anime! L'amour, est-ce une Intelligence? Ne me trompez point.

DORLIS.

Moi, vous tromper! ô Ciel! Oui, c'est l'Intelligence la plus pure... Oui, c'est l'Amour lui-même qui remplit mon cœur, qui pénètre mes pensées, tous mes desirs, qui s'empare enfin pour vous seule de toutes les facultés de mon ame.

ISABELLE, *à part.*

C'en est une, c'en est une; je n'en puis plus douter, (*haut.*) & c'est pour moi, pour moi seule... que je suis heureuse!

DORLIS.

Heureuse! je suis donc bien plus heureux moi-même. Permettez qu'à vos genoux....

ISABELLE.

Arrêtez, vous me confondez; c'est



moi qui dois vous remercier de la bonté que vous avez de m'aimer. Suis-je donc assez sage, assez vertueuse, pour...

DORLIS.

Assez sage, assez vertueuse, que trop peut-être.... Mais non, l'innocence impose, réprime l'audace... Et qui seroit capable.... Ma chere Isabelle, conservez toujours ces précieuses qualités qui vous rendent aussi respectable que votre beauté vous rend digne de nos hommages.

ISABELLE.

Ma beauté, c'est peu de chose; ma vertu, (*en soupirant*) c'est tout; & j'ai bien dessein de la conserver aussi toujours, puisqu'elle vous plaît tant; cependant, j'ai des scrupules.

DORLIS.

Quoi?

ISABELLE.

Ma mere m'a dit qu'il ne falloit point avoir d'idées terrestres. J'en ai eû, j'en ai encore, à ce que je crois: vous en jugerez, car je ne m'y connois pas.

DORLIS, *allarmé,*

Comment?

ISABELLE.

Mais, oui, ce jeune Dorlis dont vous m'offrez les traits... Tenez, je ne l'ai jamais vû sans une certaine émotion. Je n'ai jamais cessé de penser à lui. Ne font-ce pas là des idées terrestres?

DORLIS.

Ah!

ISABELLE.

Ne vous fâchez pas; je vous avoue tout.

DORLIS.

Me fâcher! Au contraire, vous me comblez de joie: Dorlis & moi, ce n'est qu'un.

ISABELLE.

J'entends: (*à part.*) c'est lui sans être lui, nous y voilà. [*haut.*] Vous m'avez devinée, vous ne pouviez prendre une forme qui me plût davantage.

DORLIS, *à part.*

Je n'y comprends rien; mais elle m'enchanté.

ISABELLE.

Vous venez donc pour me consoler dans les amertumes de la vie?

D iv



DORLIS.

Vous avez des chagrins?

ISABELLE.

Je n'en ai plus, je vous vois. A propos, réjouissons-nous, j'entre demain au Couvent; c'est là que l'on est plus vertueuse, n'est-ce pas?

DORLIS, *allarmé.*

Vous allez demain au Couvent!

ISABELLE.

Demain pour toujours; je ne suis fâchée que d'une chose, c'est de quitter ma mere que j'aime bien; mais vous ne m'abandonnerez pas dans mes chagrins, votre image me suivra par-tout, vous m'apparôîtrez dans mes songes, ou comme vous voudrez, pourvû que cela n'humilie personne.

DORLIS, *à part.*

Je m'y perds. On abuse de sa crédulité. (*haut.*) Non, vous n'irez pas au Couvent; & si vous m'aimez...

ISABELLE.

Si je vous aime! je ne suis pas in-

grate; maman me gronderoit, si je ne vous aimois pas.

DORLIS.

Vous m'aimez, votre mere approuve... vous irez au Couvent... tout cela se contredit. On vous trompe & vous consentiriez...

ISABELLE.

Si ma mere le veut, il faut que je lui obéisse, & pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas lui déplaire. Me conseillerez-vous?....

DORLIS, *après un moment de réflexion.*

Non; mais vous ne lui désobéirez pas. Je fais des moyens sûrs pour lui faire changer de résolution: vous & moi nous ferons unis.

ISABELLE,

Nous le sommes déjà.

DORLIS.

Nous le ferons davantage.

ISABELLE.

Tant mieux; venez donc la persuader vous-même: elle fera bien aise de favoir que vous me faites l'honneur de vous attacher à moi.

D v



DORLIS.

Il n'est pas temps encore, il me suffit pour le présent de connoître que j'ai le bonheur d'être aimé de vous.

ARIETTE.

D U O.

ISABELLE.

*Il tient ma main, il  
la baise, il la serre.  
Où suis-je? O ciel!  
mon esprit en-  
chanté!*

*Venez, venez. O  
ma mere! ma mere!  
Soyez témoin de ma  
félicité.*

*Je n'ai rien de ca-  
ché pour elle:  
C'est mon exemple,  
mon modele.*

*Ma mere ne veut que  
mon bien.*

ISABELLE.

*Eh bien! eh bien!  
Il tient ma main, il  
la baise, il la serre,  
&c.*

DORLIS.

*Rien n'est égal à cet-  
te volupté.*

*Il n'est pas néces-  
saire.*

*Ne troublez point no-  
tre félicité.*

*Je veux aussi le vôtre.*

[Madame Gertrude paroît ; Dorlis se sauve dans le fond du Théâtre pour n'être point vû de Madame Gertrude ; il rencontre Dupré, qui l'emmene en lui disant:]

Qu'as-tu fait? nous n'avons plus d'espérance. Suis-moi.

SCENE XII.

Me. GERTRUDE, ISABELLE.

Me. GERTRUDE.



Qu'avez-vous, ma chere enfant?

ISABELLE.

Ah! ma mere, permettez que je vous embrasse. Votre fille est digne de vous.

Me. GERTRUDE.

J'en suis bien-aïse, ma fille.

ISABELLE.

Que je vous ai d'obligation d'avoir formé mon cœur à la vertu; mais votre sage exemple m'a mieux instruite que toutes vos leçons, que tous vos conseils.

Me. GERTRUDE.

Vous m'enchantez, mais quelle agitation!...



ISABELLE.

Je ne me sens pas de joie. Oh! pour le coup, vous n'aurez plus rien à me reprocher: vous ne savez pas, ma mere, vous ne savez pas; j'ai aussi une intelligence, moi!

Me. GERTRUDE.

Que voulez-vous dire?

ISABELLE.

L'Amour, l'Amour est une Intelligence; n'est-il pas vrai?

Me. GERTRUDE.

L'Amour, dites-vous?

ISABELLE.

ARIETTE.

*Aimer, sentir, penser, connoître,*

*Sur-tout aimer;*

*C'est prendre un être,*

*C'est s'animer.*

Me. GERTRUDE.

Vous m'épouvantez; expliquez donc ce mystere.

ISABELLE.

Il est là. Où êtes-vous? revenez donc, voilà ma mere.

SCENE XIII.

DUPRE', DORLIS, Madame FURET,  
Mme. GERTRUDE, ISABELLE.

Me. FURET.

**J**e vous avois bien dit, Madame; vous avez laissé votre porte ouverte, il est entré un voleur ici; cherchez, Messieurs, cherchez.

DUPRE'.

Doucement, Messieurs, vous devez nous connoître, retirez-vous; (*à Dorlis.*) reste là toi. (*Dorlis s'arrête au fond du théâtre.*)

Me. FURET.

C'est Monsieur Dupré!

Me. GERTRUDE.

Je suis confondue. [*à Isabelle.*] Allez à votre chambre.

ISABELLE.

J'ai trop peur.

Me. GERTRUDE.

Partez.

[*Isabelle, en se retirant, rencontre Dorlis, & s'arrête avec lui au fond du théâtre.*]



DUPRE', à *Madame Gertrude.*

Ne craignez rien, Madame.

Me. FURET.

Je ne m'attendois pas à vous trouver ici  
à pareille heure.

DUPRE'.

Il est permis de venir voir sa femme.

Me. FURET.

Votre femme?

Me. GERTRUDE.

Votre femme?

DUPRE', à *Madame Gertrude.*

Ne dites mot. (*à Madame Furet.*)

Oui, ma femme, ou peu s'en faut. C'est  
demain que nous célébrons notre ma-  
riage.

Me. GERTRUDE.

Y pensez-vous?

DUPRE', à *Madame Gertrude.*

Paix donc! voulez-vous vous perdre  
de réputation?

Me. FURET.

Je n'en reviens point: n'est-ce pas  
moi que vous deviez épouser?

DUPRE'.

Vous étiez dans l'erreur; c'est Ma-  
dame.

Me. FURET.

Vous me trompiez donc?

DUPRE'.

Sans doute; il est encore permis de tromper ceux qui veulent nous nuire.

Me. FURET.

Ah traître! j'étouffe de colere!

DUPRE', à Madame Gertrude.

Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Me. FURET.

Et vous, Madame, qui ne vouliez jamais vous remarier?

Me. GERTRUDE.

On peut suivre le conseil que vous m'avez donné tantôt; &, de plus, on se trouve quelquefois obligé par des circonstances...

Me. FURET.

Des circonstances! fort bien. Je n'oublierai pas le mot. Vous donnez un exemple bien édifiant à votre fille! la voilà avec un jeune homme.

DUPRE'.

Il n'y a rien d'étonnant. (à Dorlis & à Isabelle.) Approchez: mon neveu épouse Isabelle.



Me. GERTRUDE.

Il épouse ma fille?

DUPRE'.

Paix.

ISABELLE.

Ah! ma mere! je ferai donc la femme  
d'une Intelligence?

Me. GERTRUDE.

Taisez-vous.

Me. FURET.

Je vois là du mystere; de plus, des  
circonstances... Tant mieux. Je venge-  
rai l'outrage que l'on me fait. Ah! quels  
gens! quelle conduite! quelle perversi-  
té! c'est ce qui me console. Je publie-  
rai par-tout votre histoire avec des cou-  
leurs.... laissez-moi faire. C'est une  
bonne journée. Ceci vaut encore mieux  
que l'escapade de la petite Pensionnaire.

DUPRE'.

Eh! bien, Madame, allez, parlez, pu-  
bliez; mais sçachez qu'en éclairant les  
démarchés d'autrui, on s'aveugle bien  
souvent sur son propre danger. Appre-  
nez que la Pensionnaire enlevée est votre  
fille, & que son ravisseur est le jeune  
homme que vous avez fait déshériter si  
charitablement.

Me. FU-

Me. FURET.

O Ciel! ma fille! Le jeune homme!

[*elle sort.*]

---

---

SCENE XIV. & dernière.

DUPRE', Madame GERTRUDE,  
ISABELLE.

DUPRE', à Madame Gertrude.

**E**t vous, Madame, croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui. Quand on n'a rien à se reprocher, il est en nous-mêmes. C'est une vérité dont j'espère bientôt vous convaincre.

Me. GERTRUDE.

Et c'est demain que doit se faire notre mariage?

DUPRE'.

Absolument.

Me. GERTRUDE.

C'en est fait, je me résigne.

ISABELLE.

Je n'entends rien à tout cela; mais je me résigne aussi comme ma Mere.

*Isabelle & Gertrude.*

E



Me. GERTRUDE.

Ma fille, j'avois mes raisons pour vous parler tantôt comme j'ai fait; c'étoit pour vous éprouver. Vous n'irez pas au Couvent. Vous époufez Dorlis, le neveu de Monsieur.

DUPRE'.

Qui n'est point une Intelligence.

DORLIS.

Non; mais qui vaut mieux. On vous expliquera tout cela.

---

---

## VAUDEVILLE.

DUPRE'.

**P**our nous est fait le plaisir;  
Tout enfin nous en assure.  
Rien de trop; sçavoir jouir?  
C'est volupté pure:  
Il faut la saisir.  
Que l'on gronde,  
Que l'on fronde;

*Le bonheur vous en consolera.  
Rendez-vous au monde ;  
Le bonheur vous fixera.*

Me. GERTRUDE.

*Pour goûter le vrai bonheur,  
Je sens bien qu'il faut qu'on aime.  
Dupré fait parler mon cœur,  
Et mon système  
N'étoit qu'une erreur.  
Que l'on gronde,  
Que l'on fronde ;  
L'Amour à ses loix nous soumettra.  
Ainsi va le monde,  
Et toujours de même il ira.*

DORLIS.

*La beauté doit nous charmer :  
C'est la loi de la Nature.  
Nos cœurs sont faits pour aimer.  
En vain la censure  
Prétend nous blâmer.  
Qu'elle gronde,  
Qu'elle fronde,  
On aime, & toujours on aimera.  
Ainsi va le monde,  
Et toujours de même il ira.*

E ij



ISABELLE.

*J'avois toujours ignoré  
Ce plaisir qu'enfin j'éprouve.  
Vous aimez Monsieur Dupré,  
Moi, Maman, je trouve  
Dorlis à mon gré.  
Que l'on gronde,  
Que l'on fronde,  
Je sens que toujours il me plaira ;  
Et devant le monde  
Votre exemple m'excusera.*

Me. GERTRUDE, *au Public.*

*Notre ouvrage est imparfait :  
J'appréhende la critique.  
Comme la bonne Furet,  
Un Censeur caustique  
Condamne tout net.  
Qu'il nous gronde,  
Qu'il nous fronde,  
Notre pauvre Auteur s'affligera.  
Mais s'il vient du monde,  
Ce bonheur le consolera.*

F I N.





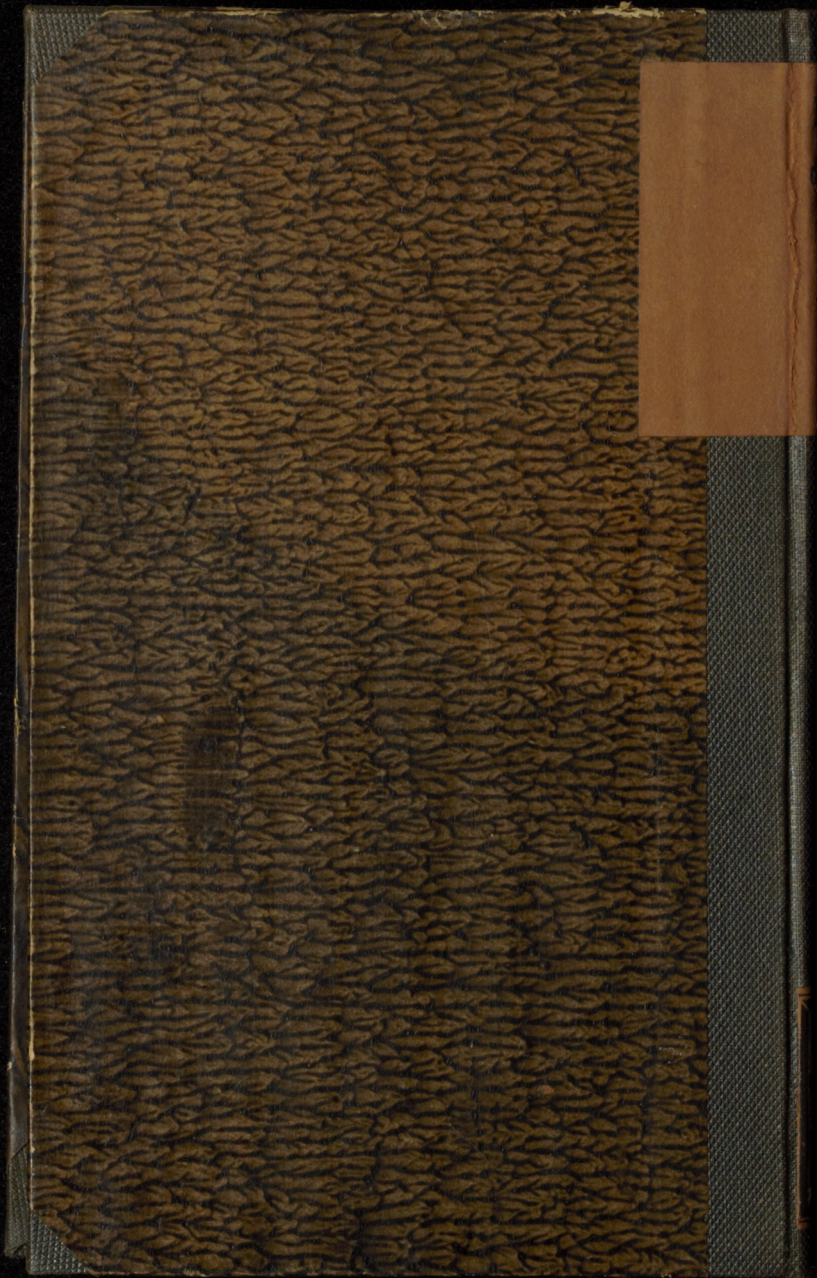


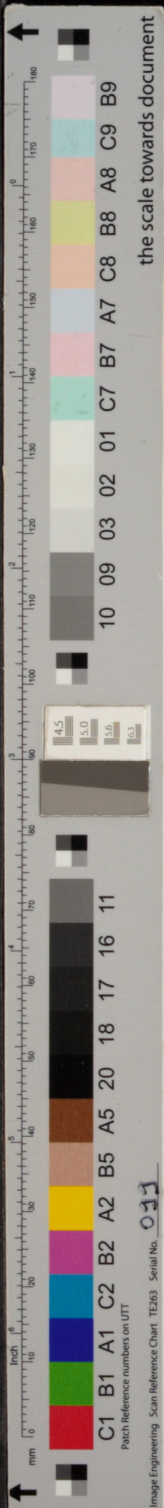



Rob. Heydtmann









63 ) 

URET.  
iez donc?  
PRE.  
est encore permis de  
eulent nous nuire.  
URET.  
uffe de colere!  
*Madame Gertrude.*  
d'autre parti à pren-

URET.  
e, qui ne vouliez ja-  
?

TRUDE.  
le conseil que vous  
t; & de plus, on se  
bligé par des circon-

URET.  
! fort bien. Jen'ou-  
ous donnez un exem-  
votre fille! la voilà  
e.  
PRE.  
onnant. (*à Dorlis &*  
chez: mon neveu